

## LA TERRE PROMISE

Alors Moïse monta des campagnes de Moab sur la montagne de Nébo, au sommet de la colline qui est vis-à-vis de Jéricho ; et l'Eternel lui fit voir tout le pays, depuis Galaad jusqu'à Dan, avec tout le pays de Nephthali, d'Ephraïm et de Manassé, et tout le pays de Juda, jusqu'à la mer occidentale, et le Midi et la campagne de la plaine de Jéricho, la ville des palmes, jusqu'à Tsohar, et l'Eternel lui dit : « C'est ici le pays dont j'ai juré à Abraham, à Isaac et à Jacob, disant : Je le donnerai à ta postérité — *Je te l'ai fait voir de tes yeux, mais tu n'y entreras point!* » — Ainsi Moïse, serviteur de l'Eternel, mourut là, au pays de Moab, selon ce que l'Eternel avait dit.

(DEUTÉRON. XXXIV, 1-5.)

Il y a dans l'histoire peu de figures dont la grandeur égale celle de Moïse, et je ne sais si l'Ancien Testament renferme un récit d'une sublimité plus émouvante que celui de sa mort. Près d'un siècle s'était écoulé depuis que, dans le

palais de Pharaon, où il avait grandi au milieu des délices de l'Égypte et de la splendeur royale, la pensée de l'opprobre de son peuple était venue saisir son cœur pour ne plus lui laisser de repos. Dès lors, il avait erré comme un proscrit, se réfugiant le plus souvent au désert, et c'est là que l'Éternel l'avait appelé à remplir la plus redoutable des missions. Lui, l'homme doux et timide<sup>1</sup>, qui reculait devant un grand rôle, il avait dû résister à un roi cruel et plein de ruse, jusqu'au jour où Israël, délivré par sa main, put franchir la mer Rouge et prendre le chemin de Canaan; mais c'est alors vraiment qu'avait commencé pour lui une lutte sans trêve contre ce peuple ignorant, ingrat et rebelle, incapable de porter le noble fardeau de ses destinées religieuses et de sa liberté. Il avait dû assister à toutes ses révoltes, à tous ses égarements; au pied du Sinaï, où Dieu lui révélait cette loi sublime qui durera autant que les siècles, il l'avait vu adorant le veau d'or. Méconnu par lui, solitaire au milieu d'Israël, il l'avait enseigné, conduit, soutenu pendant quarante années, toujours debout, vigilant, infatigable, plaidant tour à tour la cause de Dieu auprès

<sup>1</sup> Nombres XII, 3. — Exode III, 11, et IV, 13.

de son peuple, et celle du peuple auprès de son Dieu. Enfin, il atteignait le but si longtemps désiré de toutes ses pensées. La terre promise était là devant lui, et les flots du Jourdain l'en séparaient seuls. La terre promise!... Oh! que de fois il l'avait appelée et contemplée d'avance, dans ses rêves solitaires, pendant les longues nuits du désert, où sous le ciel étoilé, il conversait avec Jéhovah!... C'était là qu'Abraham et Jacob avaient planté leurs tentes, c'était là que leurs tombeaux attendaient Israël; là devait s'établir le règne de Dieu sur la terre, là était, pour Moïse, le repos, la réalisation de tous ses désirs, la récompense de toutes ses fatigues... C'est alors que la voix de l'Eternel lui est adressée et lui dit : « Monte sur la montagne, regarde le pays de tes pères, mais tu n'y entreras pas! »

Du sommet silencieux du mont Nébo, le vieillard fatigué dirige devant lui et dans tous les sens ses regards avides; il voit tout le pays depuis Galaad jusqu'à Dan; là s'étend Jéricho, la ville des palmes, puis les riches plaines de Nephthali, d'Ephraïm et de Manassé, puis Juda, puis, par delà, vers l'horizon lointain, la mer occidentale... Oui, c'est bien la terre promise, mais il lui est interdit d'y entrer... Un moment son cœur fléchit sous

l'angoisse; mais, s'oubliant lui-même, il songe à l'avenir d'Israël, il contemple avec émotion ces lieux dans lesquels Dieu établira son sanctuaire, ces vallées d'où sortira un jour le salut du monde; au nord, les monts lointains de la Galilée; au sud, Bethléem, Morija et la colline où devait se dresser la croix que nous adorons..., puis, après avoir embrassé d'un dernier regard cette terre si longtemps désirée, Moïse courbe la tête et meurt <sup>1</sup>.

Mes frères, de cette grande scène découle pour nous un grand enseignement. Qui que vous soyez dans cette assemblée, n'avez-vous pas rêvé ici-bas une terre promise, ne l'avez-vous pas désirée, n'avez-vous pas cru l'atteindre, lorsqu'une voix s'est fait entendre qui vous a dit : « Tu n'y entreras point ? » C'est donc à vous tous que je m'adresse. Je veux chercher aujourd'hui pourquoi Dieu nous refuse ce que nous demandons à la terre, je veux plaider sa cause et justifier ses voies. Heureux si j'atteins ce but, heureux si, au lieu de vous abandonner à l'amertume qui remplit peut-

<sup>1</sup> L'auteur du dernier chapitre du Deutéronome désigne les lieux sur lesquels s'arrêtèrent les regards de Moïse par les noms qu'ils ne devaient porter que plus tard. C'est aussi ce que nous avons fait.

être vos cœurs irrités et déçus, vous pouviez apprendre ici à vous soumettre et à bénir!

Oui, nous rêvons tous, ici-bas, une terre promise... Il n'est pas un de nous qui n'ait beaucoup attendu de la vie, et pas un que la vie ait satisfait... N'en croyez pas l'apparence, ne vous fiez pas à la joie extérieure, à l'insouciance peintes sur tant de visages... Tout cela, c'est le masque... Au-dessous, il y a l'être réel qui, s'il est sincère, vous dira qu'il cherche et qu'il souffre. Mais, pour Moïse, mes frères, la terre promise, c'était le pays où devait régner l'Eternel; la gloire de Dieu seule embrasait son âme; c'était de justice et de sainteté qu'il avait soif. Où sont-ils, parmi nous, ceux que remplit la même ambition?

La terre promise, est-ce pour vous cette terre renouvelée où la justice habitera, est-ce le règne du Seigneur réalisé parmi les hommes? Est-ce Dieu aimé, adoré, tenant dans les cœurs et les esprits la première place? Est-ce l'Evangile accepté, l'Eglise relevée, les âmes converties, la Croix victorieuse? Est-ce, suivant la belle image d'Esau, la connaissance de l'Eternel couvrant la terre comme les

eaux couvrent le fond des mers? Est-ce là votre ambition première, votre plus ardent désir, tellement qu'heureux d'ailleurs et comblé de tous les biens d'ici-bas, cela vous manquant, tout vous manquerait encore?... Eh bien! ai-je besoin de vous le dire? cette terre promise, vous ne la posséderez pas ici-bas... Peut-être, dans l'ardeur de votre foi, aviez-vous cru y entrer. Vous aviez cru, à des signes certains, reconnaître dans notre époque un temps rénovateur, vous aviez vu les nations ébranlées secouer leur sommeil de mort, l'Eglise se lever à la voix de Dieu et s'éveiller au sentiment de ses magnifiques destinées, vous aviez vu l'Esprit-Saint descendant comme au jour de la Pentecôte et enflammant les cœurs... Ainsi, dans la primitive Eglise, les croyants attendaient sur les ruines du monde païen le retour triomphant du Christ... Oui, c'était là la terre promise. Hélas! le monde a continué sa marche, le règne de Dieu ne vient point avec éclat, l'œuvre de l'Esprit se poursuit mystérieuse et cachée, et, pendant que cette vision brillante d'une terre renouvelée vacille devant vos yeux troublés, une voix murmure à votre oreille : « Tu n'y entreras pas! »

Toutefois, mes frères, ne nous flattons pas nous-

mêmes. Ils sont rares ceux qui, de nos jours, dévorés par la faim de la vérité et de la justice, soupiraient ardemment après le règne de Dieu. Ne nous comparons pas à ces croyants dont le monde n'était pas digne, à ces humbles et grands témoins de la vérité qui, ayant tout ce qu'on peut désirer, ont tenu tout cela pour néant, parce que le Dieu qu'ils aimaient était méconnu ici-bas. Hélas! quand rien ne nous manque, quand nous avons la santé, la force, la fortune, l'espérance et les affections terrestres, nous sentons-nous étrangers sur la terre, songeons-nous au règne de Dieu, et demandons-nous sa venue?... Convenons-en, nos douleurs ont un autre caractère... Quelque chose d'intéressé s'y mêle toujours, et c'est nous-mêmes que nous y cherchons... La terre promise, pour vous, c'était votre propre bonheur, ce bonheur poursuivi avec une si opiniâtre insistance et plus tard si amèrement pleuré. Eh bien! ces douleurs, ces regrets tout mélangés d'égoïsme, Dieu, dans sa bonté infinie, ne les méprise pas. Lui qui relève le roseau froissé sans demander d'où vient le vent qui l'a courbé vers le sol, c'est par nos douleurs toutes terrestres que souvent il nous prend et nous ramène au droit chemin, c'est par là qu'il fait naître en nos cœurs le secret désir

de la vraie paix, du pardon, de la consolation éternelle... Interrogez-vous plutôt, et rappelez-vous votre histoire :

Vous aviez rêvé sur la terre une grande et belle existence, car ce n'était pas vers de vils plaisirs que vous portait votre nature... Dieu vous avait donné des talents, des facultés brillantes, l'intelligence de tout ce qui est noble et beau... Avec quelle joie vous vous élançiez dans la carrière! Comme toutes les causes généreuses vous appelaient! Chaque jour devait vous rendre et meilleur et plus fort... Savoir, aimer, agir, c'était là votre but. Toutes ces voies enchantées s'ouvraient devant vous, couvertes de cette brume de l'aurore à travers laquelle on devine au printemps la clarté sereine et la chaleur d'un beau jour... C'était là pour vous la terre promise, vous la contempriez de vos regards avides, vous alliez y entrer... Tout à coup, le malheur est venu, la maladie a brisé vos forces, votre fortune vous a échappé, il vous a fallu commencer à gagner, à la sueur de votre front, votre pain quotidien; des soucis écrasants sont venus accabler votre cœur et flétrir vos espérances; l'égoïsme et la dureté des hommes ont eu pour vous des surprises amères et cruelles,



et, pendant que les autres vous devançaient dans la carrière, et couraient vers ces perspectives de bonheur qui vous restaient fermées, la voix austère de l'épreuve murmurait à votre oreille : « Tu n'y entreras pas ! »

Vous aviez, ma sœur, rêvé sur la terre le bonheur des affections partagées; la route de la vie vous paraissait douce à suivre, appuyée sur un bras et sur un cœur loyal. Quelle joie de pouvoir chaque jour verser vos pensées et vos affections dans une âme qui comprendrait la vôtre ! Quelle joie de trouver toujours à votre foyer une vivante sympathie pour laquelle rien de ce qui vous touche ne serait indifférent ! Quelle joie de vous associer à des travaux, à des préoccupations, à des œuvres qui deviendraient les vôtres ! C'était-là pour vous la terre promise... Et maintenant, vous êtes veuve, et vous marchez solitaire dans cette voie dont nul n'adoucit pour vous les aspérités... Ou, ce qui est bien pire encore, vous avez vu l'infidélité, la fausseté, et peut-être une froide indifférence creuser entre vous et le cœur de celui dont vous portez le nom, un abîme que rien ne peut combler, vous avez enseveli vos espérances dans une tombe où vous n'osez convier la sympathie

de personne, et, ce deuil de votre cœur, que vous devez cacher aux autres, ni le respect, ni l'amour ne peuvent en adoucir la cruelle amertume.

A vous, Dieu a épargné cette épreuve. Vous avez vu se former autour de vous un joyeux cercle de famille, vous avez préparé pour la vie les enfants que Dieu vous donnait. Avec quel bonheur vous avez suivi les premiers éveils de leur intelligence; avec quelle anxiété, leurs tentations et leurs souffrances; avec quelle reconnaissance, leurs victoires et leurs progrès! Jamais ils n'ont pu savoir tout ce qu'ils vous ont coûté de prières, de larmes et de sacrifices. Enfin, vous aviez presque atteint votre but. Ils étaient prêts pour les luttes de la vie; tout ce qu'un vigilant amour pouvait semer dans leurs cœurs, vous l'aviez répandu. Leur âme répondait à la vôtre, et, d'un regard confiant, vous deviniez d'avance leur carrière, leurs succès, leur noble activité. C'était pour vous la terre promise... Hélas! c'était vrai hier encore. Puis un jour est venu, jour d'anxiété, d'affreux pressentiments terminés par une réalité plus affreuse encore... Dans votre demeure désolée, un convoi funèbre a passé, et aujourd'hui c'est dans le ciel que votre foi chan-

celante doit chercher une image qui flotte devant vos yeux troublés...

Dirai-je nos autres déceptions? Rappellerai-je ces œuvres longtemps poursuivies avec abnégation, avec amour, mais au terme desquelles vous avez recueilli l'insuccès, l'ingratitude, et vous avez vu vos meilleures intentions méconnues et calomniées? Je ne l'essaierai pas... Qu'ils nous répondent ceux qui, dans tous les âges, ont cherché ici-bas la récompense de leurs efforts, le bonheur, le repos et la reconnaissance... Qu'ils nous disent ce que leur a donné le monde, et combien de ces fruits que le printemps promettait ont duré jusqu'à l'automne. Ah! la terre promise, elle n'est pas ici-bas. On la voit, on la salue de loin, on croit en franchir le seuil, mais tôt ou tard une voix se fait entendre qui dit : « Tu n'y entreras pas ! »

Vains désirs! illusions stériles! nous crie le monde, et, au nom de son égoïste philosophie, il nous prêche l'oubli et la dissipation... Mais, cet oubli, vous n'en voulez pas. Non, mieux vaut encore souffrir et avoir connu ces désirs, ces affections, ces espérances, mieux vaut emporter avec soi ces images saintes et ces souvenirs sacrés;

mieux vaut le tourment d'une âme qui croit et d'un cœur qui aime, que la stupide et basse frivolité du monde; mieux vaut, ô Moïse, après quarante années de fatigues et de souffrances, mourir en face des rivages de Canaan, que de traîner dans les palais d'Égypte la lourde et honteuse servitude du plaisir et du péché!

Et cependant, devant cette loi rigoureuse qui nous ferme ici-bas la terre promise, notre cœur troublé se tourne en frémissant vers Dieu; nous lui demandons, à ce Dieu d'amour, le secret de ses voies qui nous étonnent et parfois nous confondent. « Pourquoi? lui disons-nous, pourquoi? »

Mes frères, la vraie cause des voies de Dieu, nous ne la connaissons jamais ici-bas tout entière. Il y a, en particulier dans la souffrance, des mystères qui dépassent toutes nos explications. Toutefois, il est écrit que le secret de l'Éternel est pour ceux qui le craignent. Essayons donc d'en expliquer quelque chose. Essayons de comprendre, afin de mieux apprendre à bénir et à savoir ignorer.

Si Moïse n'entre pas dans la terre promise,

c'est tout d'abord parce que Moïse a péché. En un jour solennel, devant le peuple incrédule et révolté, Moïse a faibli, et c'est alors que, pour la première fois, il lui fut dit : « Tu n'entreras point au pays de Canaan. »

Eh quoi ! me direz-vous, Dieu ne pouvait-il pas oublier les fautes de son serviteur ? Moïse n'avait-il pas été son témoin, son prophète ; n'avait-il pas glorifié son nom, défendu sa cause, désiré ardemment son règne ? Toute sa vie n'avait-elle pas été un long, un continuel sacrifice à la vérité ? et l'Eternel qu'il a si longtemps servi ne se souviendrait-il plus d'exercer la miséricorde ? — Oui, mes frères, il s'en est souvenu ; Moïse a reçu son pardon, il n'est point rejeté, et Dieu, qui l'a choisi, qui l'a gardé, le recueillera dans son sein : mais le pardon, mais la grâce n'effacent pas la sainteté divine, et, tant que Moïse restera sur la terre, il subira les conséquences visibles de sa transgression d'autrefois. Comme il a péché en face du peuple, c'est en face du peuple aussi qu'il sera frappé.

Or voilà ce qu'aujourd'hui nous avons peine à comprendre. Aujourd'hui, le sentiment de la sainteté de Dieu s'efface. Hélas ! nos consciences amollies demandent une molle prédication qui ne

les trouble ni ne les effraye. Dieu est amour, disons-nous avec l'Évangile, et nous oublions que l'Évangile ne sépare jamais son amour de sa sainteté! Nous l'oublions, en face de Gethsémané, en face du Calvaire, en face de ces douleurs sans nom qui nous rappellent que le pardon n'anéantit point la justice et que la sainteté divine demande une expiation.

Oui, Dieu est amour; mais y avez-vous réfléchi, mes frères? ce que Dieu aime avant tout, c'est le bien. Dieu peut-il aimer ses créatures plus qu'il n'aime le bien? voilà la question<sup>1</sup>. Notre siècle la résout dans le sens qui plaît à sa faiblesse. Dieu, nous dit-il, aime avant tout ses créatures; et, en disant cela, on renverse tout l'Évangile, car il est évident que, si Dieu aime ses créatures plus qu'il n'aime le bien, il les sauvera quand même, quelles que soient leur corruption, leur incrédulité. Alors le ciel est assuré à tous, aux impénitents, aux orgueilleux, aux rebelles comme aux cœurs repentants et brisés. Alors la sanctification n'est plus qu'un accessoire à l'usage des âmes d'élite, alors le pardon n'est plus qu'une déclaration d'indulgence universelle. Qu'importent au fond

<sup>1</sup> Voyez sur ce point un discours de M. le pasteur Godet, intitulé : « *La sainteté de Dieu.* »

la foi, le changement de vie, la lutte douloureuse contre le péché? Dieu nous aime, il nous sauve tous, et, quoi que nous fassions, le ciel nous est assuré.

Ce n'est pas tout. Si Dieu peut ainsi mettre le bien en seconde ligne, ne peut-il pas l'y mettre toujours? Que devient dès lors sa sainteté? Que nous parle-t-on de sa loi, puisque cette loi fléchit quand il veut? Je vais plus loin. Que nous parle-t-on de rédemption, et que nous dit encore la croix du Calvaire, si vous en effacez l'idée d'un sacrifice réclamé par la justice divine, cette idée qu'y ont vu tous les apôtres et qui seule donne à la croix son incomparable puissance?

Voilà ce qu'on fait de l'Évangile, voilà la doctrine commode qui, trop souvent proclamée du haut des chaires, endort les consciences d'un sommeil de mort, abaisse l'Église, et se vante ensuite d'être populaire auprès d'une génération dont elle flatte tous les instincts. Non-seulement l'idée de Dieu s'obscurcit alors et s'efface, mais je vous défie, dans un semblable système, d'expliquer la souffrance. Quoi! Dieu aime ses créatures plus qu'il n'aime le bien, et il veut qu'elles souffrent! et la souffrance, avec toute sa poignante réalité, reste aujourd'hui la loi de l'histoire! et, sans nécessité, il faut que des myriades d'êtres, que Dieu

pourrait sauver d'un mot, ne connaissent de la vie que ses pires douleurs!... et ce sont souvent les meilleurs et les plus croyants qu'il appelle aux plus redoutables épreuves!

Admettez au contraire avec l'Écriture que Dieu aime le bien avant tout, que la sainteté est son essence même, et vous concevrez que si, vis-à-vis des pécheurs, son nom est amour, vis-à-vis du péché son nom est justice, que la souffrance, voulue de lui, est inséparablement unie au mal, qu'aux pécheurs persévérant dans l'impénitence sa communion demeure à jamais fermée, et qu'aux pécheurs pardonnés eux-mêmes la souffrance est encore imposée pour leur rappeler sa sainteté.

Voilà l'Évangile, le véritable Évangile, celui de Jésus-Christ, le seul qu'il me soit permis d'apporter dans cette chaire, le seul qui affirme Dieu tel qu'il est, avec tous ses droits; le seul qui trouble, mais aussi le seul qui convertisse et qui sauve, et, malgré ce qu'il a de sévère, le seul qui explique nos douleurs et qui puisse les consoler.

Vous demandiez pourquoi la vie ne tenait pas pour vous ses promesses, pourquoi vos rêves, vos plans de bonheur étaient impitoyablement détruits, pourquoi en face de la terre promise, une voix inexorable venait vous dire : « Tu n'y entre-



ras pas. » L'Écriture vous répond : Parce que vous êtes pécheurs, parce que cette terre, que le mal a souillée, ne peut être pour vous la terre du repos et du bonheur, parce que Dieu veut vous avertir et vous préparer à sa rencontre.

Vous demandiez, ô rachetés de l'Évangile, pourquoi, après avoir cru au pardon de Dieu, à son amour, à ses promesses, vous êtes traités par lui avec une rigueur qui vous confond. Ah ! c'est que Dieu, qui a fait de vous ses enfants, veut encore vous rendre participants de sa sainteté, c'est qu'il veut que la souffrance attachée à votre vie terrestre vous rappelle tous les jours ce que vous étiez autrefois et ce que vous seriez sans lui. — Ainsi, dans tous les temps, Dieu agit envers ceux-là mêmes qui l'ont le plus aimé. Demandez à Moïse pourquoi il n'entre pas en Canaan. Murmure-t-il, se plaint-il, accuse-t-il la justice divine ? Non, il courbe la tête et il adore. Demandez à Jacob pourquoi ses cheveux blancs descendront avec douleur au sépulcre. Accuse-t-il Dieu ? Non, il se rappelle ses ruses d'autrefois, sa conduite envers Isaac, sa perfidie envers Esaü. Demandez à David pourquoi il erre en fugitif sur les monts d'Israël, poursuivi, ô douleur, par son fils, son propre fils. Hélas ! il se rappelle sa chute hon-

teuse, son meurtre et son adultère. Demandez à saint Paul pourquoi son apostolat n'est plus qu'un long martyr. Il se souvient qu'il a regimbé contre les aiguillons de sa conscience et persécuté l'Eglise de Dieu. C'est ainsi que Dieu traite ses plus grands serviteurs. Ainsi s'accomplit cette parole que son jugement commence par sa propre maison. Ainsi, Dieu rappelle à ceux auxquels il a pardonné et qu'il sauve que, s'ils sont les enfants d'un Dieu d'amour, ils devront devenir les enfants d'un Dieu saint.

O sévère, mais paternelle discipline, contre laquelle nos cœurs ont si souvent murmuré, nous nous inclinons sous tes coups, car en nous affligeant tu nous rappelles que Dieu, Dieu lui-même, travaille à notre salut.

Mais, en nous refusant comme à Moïse d'entrer ici-bas dans la terre promise, Dieu a un autre but encore, celui de fortifier notre foi.

Supposons, mes frères, qu'il nous fût donné de réaliser nos désirs sur la terre, d'y voir nos desseins accomplis, nos sacrifices récompensés, d'y recueillir, en un mot, tout ce que nous avons semé. Qu'arriverait-il bientôt? C'est que nous marcherions par la vue et non plus par la foi,

marche douce et facile où chaque effort serait suivi de son résultat, chaque sacrifice de sa récompense. Qui ne voudrait être chrétien à ce prix ? Qui ne chercherait cette bénédiction prochaine et visible?... Eh ! ne voyez-vous pas que l'esprit intéressé du mercenaire viendrait comme un froid poison se mêler à notre obéissance ? Ne voyez-vous pas que nos cœurs, attirés vers la terre par tout le poids de notre bonheur, y oublieraient bientôt le monde invisible et leur vraie, leur éternelle destinée ? — Que deviendrait alors la vie de la foi, cette lutte héroïque de l'âme qui s'arrache au monde de la vue pour s'attacher à Dieu ? Que deviendrait ce noble héritage que nous ont transmis tous les croyants du passé ? Or Dieu attend de nous de meilleures choses, et, selon l'admirable image de l'Écriture, comme l'aigle emportant ses aiglons sur ses ailes, les excite à s'élancer dans les airs, de même Dieu nous arrache au monde qui se voit, pour nous apprendre à voler vers notre véritable patrie. Voilà pourquoi il vous refuse ici-bas et le repos, et la paix, et la douce sécurité du cœur, et ces joies où vous vouliez vous arrêter ; et pourquoi, quand le monde a fait passer devant vous cette terre promise du bonheur qui vous enchante et vous attire, sa voix inexorable vous dit : « Tu n'y

entreras pas. » — Mais, sachez le bien, il ne vous trompe pas, car le vrai repos, le vrai bonheur vous attendent encore. O Moïse, tu rêvais au delà du Jourdain une terre sainte et bénie; tu voyais d'avance ces douces vallées et ces lieux ombragés et tranquilles où le repos t'attendait; tu contemplais le sanctuaire où s'arrêterait l'arche de l'alliance, et, sur les monts de Canaan tu entendais déjà retentir, près des tombeaux des pères, les chants des adorateurs fidèles. Hélas ! cette vision n'était qu'un rêve..., au delà du Jourdain, comme au désert, tu aurais retrouvé un peuple ingrat, idolâtre et rebelle, tu aurais vu le nom de Dieu déshonoré, sa gloire méconnue, et chaque pas du vainqueur marqué par des crimes et des turpitudes... Ah ! mieux vaut mourir sur le mont Nébo, car Dieu t'a réservé un meilleur héritage, une terre promise dans laquelle tu entreras en paix... Là, le péché n'est plus; là, des voix pures proclament la gloire de l'Éternel; là, son sanctuaire s'élève dans une ineffable lumière et une idéale beauté; là, se reposent, au sein de l'amour infini, tous ceux qui comme toi, ont combattu pour la justice; là, Dieu règne entouré de la multitude sans nombre de ses adorateurs. Ferme tes yeux, ô pèlerin fatigué, tu les rouvriras dans la lumière, dans la Canaan cé-

leste, dans la Sion sainte, dans les parvis de Jérusalem !

Enfin, mes frères, si Dieu nous refuse comme à Moïse ce que nous aurions voulu posséder sur la terre, c'est pour que notre cœur lui appartienne et se donne à lui sans retour.

Ici, j'entends vos protestations... Vous me répondez sans doute : Oui, la sainteté, oui, la foi peuvent s'apprendre à cette rude école, mais l'amour, est-ce bien ainsi que Dieu peut l'obtenir ? Et vous ajoutez : « L'aurions-nous moins aimé s'il nous eût laissé ces trésors que sa main jalouse nous a sitôt ravis ? L'aurions-nous moins aimé, si chaque jour nous avions pu lui rendre grâces pour ces joies et ces affections qu'il nous a cruellement arrachées ? L'aurions-nous moins aimé, quand notre cœur au lieu de se replier tristement sur lui-même aurait pu s'épanouir et battre librement dans toute la confiance du bonheur ? Moins ? Ah ! nous l'attestons. Aujourd'hui, si ce que nous avons perdu pouvait nous être rendu, si nos morts pouvaient sortir de la tombe et nous apparaître, si notre jeunesse, notre vie, nos espérances pouvaient renaître, aujourd'hui, il n'y aurait pas de mots dans la langue des hommes pour lui témoigner notre recon-

naissance et notre amour... » Je vous entends, mes frères, mais prenez-y garde, vous avez dit : « *Aujourd'hui,* » et vous avez raison, car hier, hélas ! car autrefois, quand vous les possédiez, ces trésors, quand votre vie était heureuse, où étaient cette reconnaissance, cette ardeur, cet amour qui auraient dû déborder ? Répondez-moi ! Où était alors cette vie consacrée au Dieu duquel vous aviez tout reçu, où étaient ces prières, cette courageuse profession de votre foi et de vos espérances, ces sacrifices, ces dons joyeusement prélevés sur votre prospérité ? Quelle place Dieu tenait-il dans vos préoccupations, dans vos rêves d'avenir ?

Sur cette terre heureuse et parée de toutes vos joies, songiez-vous que Dieu lui-même était méconnu et traité comme un étranger ? Songiez-vous à sa cause oubliée, à son Evangile attaqué, à son Eglise faible et divisée ? Songiez-vous à ces milliers d'âmes gémissant sous le fardeau de l'ignorance, de la misère et du péché ? Ecoutiez-vous ces cris de douleur qui s'élèvent sans cesse à Dieu de toutes parts ? Demandiez-vous la terre où la justice habite ?... Non, pour vous révéler tout cela, il vous fallait la douleur. L'injustice, en vous atteignant, en vous transperçant de ses flèches aigües, vous a fait comprendre ce qu'éprouvent les oppri-

més d'ici-bas; vos deuils vous ont fait éprouver une sympathie nouvelle et profonde pour ceux dont la mort a dévasté les demeures, la maladie vous a fait soupçonner des épreuves et des tentations qu'on ignore dans la force de la vie, vos humiliations, vos hontes secrètes vous ont fait deviner des souffrances cachées qui redoutent la lumière; et, plus le mal, le péché, la souffrance vous ont apparu dans leur effrayante réalité, plus aussi vous avez compris qu'en Dieu seul est le refuge, la consolation, le salut, plus votre cœur l'a demandé, plus vous l'avez aimé, plus vous avez senti la vérité de ce cri de l'apôtre : « Seigneur, à qui pourrions-nous aller, qu'à toi ? »

Nous avons vu, mes frères, comment Dieu nous élève, nous avons vu comment il nous prépare pour la terre promise qui n'est pas ici-bas, mais au ciel. Heureux qui n'attend pas les coups de l'épreuve pour en prendre la route, mais heureux aussi celui dont l'épreuve a brisé les liens et qui s'est mis en marche vers la patrie. Compagnons des mêmes fatigues, marchons-y tous ensemble, les uns plus fermes et plus joyeux, les autres d'un pas faible encore et chancelant... Le Seigneur nous conduit, et, s'il donne le courage aux forts, il a

pour les plus chétifs une tendresse infinie, une inépuisable patience... En marche! la terre promise nous est ouverte... Jésus, par ses souffrances et sa mort nous l'a conquise... Il nous y appelle tous. Venez, vous que la terre a trompés, venez au Dieu qui ne trompe point; venez, et puissions-nous un jour, tous recueillis dans la véritable patrie, nous y retrouver avec les rachetés de tous les siècles, unis à jamais dans la communion du Dieu trois fois saint!